# Artigas

POR EL SEÑOR DON CÁRLOS GARET

**Mesdames; messieurs:**

En 1856, le Gouvernement Constitutionnel de don Gabriel Pereira décrêtait des honneurs militaires à la mémoire du Général Artigas, dont les dépouilles mortelles exhumées du cimetière de l'Assomption avaient été transportées à Montévidéo l'année précédente. Il y a eu deux ans le 25 Aout dernier, le Gouvernement actuel posait la première pierre d'une statue au Général Artigas et le Sénat de la République votait par acclamation les fonds nécessaires à l'érection de ce monument. Sans avoir précisément des origines communes, ces deux Gouvernements se sont donc trouvés, à plus d'un quart de siècle d'intervalle, obéir au même sentiment, à la même idée, celle d'un hommage posthume à la mémoire de ce précurseur de la nationalité Orientale, à qui l'histoire à son tour devra rendre justice.

C'est de cette grande figure historique, messieurs, sans contredit la plus saisissante de toutes celles que présente votre histoire, que je vous demande la permission de vous entretenir aujourd'hui. Je n'ai pas la prétention de rappeler un à un des évènements que vous connaissez tous beaucoup mieux que moi. Mon but est seulement de dégager la personnalité d'Artigas de toutes les préventions amassées contre elle, de le prendre tel qu'il était à l'époque où il entra dans la vie militante de son pays, tel que le firent les évènements auxquels il prit une si large part. Cette grande mémoire, messieurs, je n'ai ni à l'augmenter ni à la réduire. Toute flatterie serait de ma part aussi maladroite qu'inutile. Mais que mon jugement soit ou non le vôtre, j'ai conscience que du moins mon impartialité ne vous sera pas suspecte.

---

Messieurs: à l'époque où Artigas parut en scène, les quelques villes qui existaient dans la province Orientale n'étaient, à proprement

parler, que des places fortes destinées à résister aux agressions du dehors et aux attaques des nombreuses tribus indigènes qui parcouraient encore ces vastes solitudes. L'assimilation de l'élément étranger y était difficile, pour ne pas dire impossible, sous un régime aussi étroit, aussi exclusif que l'était le régime colonial. Aussi la civilisation ne dépassait pas les villes dans l'enceinte desquelles se dressait cette forte organisation municipale, héritage de la métropole qui tout en exagérant l'esprit local devait rendre d'immenses services à la cause de l'émancipation. Au delà des villes la plaine coupée de forêts épaisses et de rivières, les horizons infinis, d'immenses troupeaux paissant en liberté dans des paturages communs, la maraude, le brigandage, la contrebande se donnant libre carrière avec les tributs énormes et les inquiétudes continuelles qui en étaient la conséquence.

---

Tel était, à grands traits, messieurs, l'aspect général de ces contrées quant commence le rôle immense d'Artigas. Nature ardente, indépendante et fière, rebelle à toute discipline, Artigas avait gagné de bonne heure cette popularité qui ne s'acquiert qu'en payant de sa personne. Est-il vrai qu'il fut le chef redouté des contrebandiers d'alors ? Je ne saurais l'affirmer, mais je suis porté à le croire, puisque le Gouverneur de la Province lui confia le commandement d'une compagnie de gardes de la frontière, avec mission de réprimer les excès de la contrebande. Il n'est, dit-on, tel agent de police comme celui qui a eu des démêlés avec elle.

Qu'Artigas eut fait ou non pour son compte la contrebande, il connaissait, à coup sur, toutes les ruses du métier. Or ce n'était pas la contrebande telle que l'a faite la civilisation moderne, avec ses complicités et ses complaisances intéressées, mais bien l'image exacte de la guerre, avec ses embuscades, ses engagements meurtriers, ses exécutions sommaires. Artigas mit une telle énergie dans ses fonctions, qu'en quelques mois il rendit la tranquilité à la Province et la sécurité aux propriétaires. Plus tard, ceux-ci lui allouèrent come récompense une somme relativement considérable à une époque où les services, même les plus pénibles, n'étaient pas rétribués avec la fastueuse libéralité de nos jours. Voilà donc Artigas au service du Gouvernement Espagnol, un peu malgré lui, je suppose. Aussi son altercation avec le brigadier Muesas ne me semble pas être la véritable cause de sa défection. Elle n'en fut que

le prétexte. Buenos Aires avait déja eu ses journées de Mai. Artigas avait senti passer sur sa tête ce souffle de liberté qui après avoir fait craquer toutes les monarchies du vieux monde avait gagné le continent Sud-Américain. Comme tous les patriotes d'alors, Artigas pressentait l'avènement d'un monde nouveau.

---

Accueilli à bras ouverts à Buenos Aires, Artigas reçut mission de soulever la Bande Orientale. Il s'en acquitta si bien qu'en quelques semaines tout le pays était en armes. Artigas débuta par un coup de foudre, celui de las Piedras. Son prestige désormais fondé sur une victoire éclatante, il contribua aux opérations du siège de Montévidéo sous les ordres du Colonel Rondeau jusqu'au mois d'Octobre. Á cette époque, des changements survenus à Buenos Aires amenèrent un armistice avec le Gouverneur Elio. Rondeau reçut ordre de lever le siège et de retourner á Buenos Aires. Artigas refusa de le suivre. Il remonta vers le nord, franchit l'Uruguay et alla camper sur l'autre rive avec un immense convoi de familles qu'on évaluait à 15 ou 16,000 personnes.

Il n'est pas de reproches qu'on ne lui ait adressé à cette occasion. Le fait était considéré d'abord comme un acte d'indiscipline. Puis cette agglommération de plusieurs milliers de personnes de tout âge et de tout sexe, vivant dans une promiscuité permanente pendant plusieurs mois, était un foyer de désordre et de corruption. Il y a lieu, messieurs, de faire la part de l'exagération. D'abord l'indiscipline se trouve perdre de son caractère si l'on songe que l'armée de Diego de Souza venait d'envahir la Province Orientale. Artigas voulait se tenir à portée des évènements, harceler l'ennemi, faire le vide devant lui. Quant aux désordres, il est á supposer qu'il lui restait pour les réprimer un peu de cette énergie qu'il avait deployée contre les contrebandiers. Au surplus, cette émigration était plutôt volontaire que forcée, car il est inadmissible qu'une multitude aussi nombreuse eut été entrainée de force et maintenue de force dans un exil de plus d'un an, avec toutes les pénuries que cet exil entrainait.

---

L'année suivante, les évènements de Buenos Aires amenèrent la reprise du siège de Montévidéo, toujours occupé par les royalistes. Sarratea, un des membres du Directoire, fut nommé Général en

chef et en cette qualité passa au camp d'Artigas où il fut reçu avec tous les égards dus à sa haute situation dans l'armée. Mais les divisions ne tardèrent pas à se produire, suscitées par toutes sortes d'intrigues. Un bataillon de milice provinciale créé par Artigas fut déclaré troupe nationale après la défection de son Commandant Ventura Vasquez. Artigas réclama de cette mesure; ne put obtenir justice et laissant Sarratea envoyer en avant le Colonel Rondeau,s'en alla camper sur les bords du Santa Lucia. Était-ce encore de l'indiscipline? C'est possible, mais le fait est qu'après la victoire du Cerrito, le 31 Décembre 1812, Rondeau se rangea de l'avis d'Artigas. Il écrivit à Sarratea que les opérations du siège réclamaient le concours du chef Oriental, que ce concours n'était acquis qu'à la condition formelle que lui, Sarratea, laisserait le commandement de l'armée. Or Rondeau n'était pas un chef de bandes. C'était un homme de haute valeur, tant au point de vue administratif qu'au point de vue militaire. Son caractère conciliant le mettait au dessus de tout soupçon de tremper dans une intrigue banale. Sarratea dut s'incliner devant l'avis de son subalterne et repartit pour Buenos Aires.

---

Artigas collabora aux opérations du siège pendant plusieurs mois. Déjà l'armée Portugaise avait évacué la Bande Orientale, Montévidéo était à la veille de capituler. Artigas l'indiscipliné, le fauteur de discordes jugea le moment venu de procéder à l'organisation de la Province.

Il convoqua une réunion dans son camp et fut élu Gouverneur militaire. En cette qualité, il désigna des fonctionnaires, des magistrats, des députés à l'Assemblée Constituante de Buenos Aires. Parmi eux, messieurs, se trouvait un homme dont on ne peut prononcer le nom qu'avec le plus grand respect, un savant et un apôtre, le prêtre Larrañaga. Les instructions que reçurent ces députés révélaient les tendances les plus libérales et les idées les plus avancées D'abord l'indépendance de toutes les colonies Espagnoles, l'organisation municipale de chaque province avec un pacte qui les reliat entr'elles, le Gouvernement représentatif avec l'indépendance absolue des trois pouvoirs, la liberté civile et religieuse complète, enfin, les précautions à prendre pour que le despotisme militaire ne put jamais mettre en péril la souveraineté populaire. Chose étrange! messieurs, Artigas le chef de bandes, Artigas le barbare recomman-

dant aux députés d'entourer la souveraineté populaire de toutes les garanties constitutionelles contre le militarisme! Artigas avait-il donc le pressentiment ou la vision de l'avenir?

Le Congrès de Buenos Aires refusa d'admettre dans son sein les députés Orientaux sous prétexte que leur élection était illégale. Que voulez-vous? messieurs. Le suffrage universel était alors comme aujourd'hui dans toute sa liberté d'action, l'élection des membres du Congrès était tellement exempte de tout grief d'invalidation, qu'il fallait une raison à ces scrupules. Mais la raison inavouée de cet interdit était plutôt dans l'article 19 des instructions, d'après lequel le siége du Gouvernement des provinces unies devait être ailleurs qu'à Buenos Aires. Déjà perçait cet antagonisme entre la politique exclusive, absorbante, égoïste de Buenos Aires et le régime de la fédération préconisé par Artigas, qui avait rendu son nom si populaire; antagonisme qui devait avoir de si douloureuses conséquences.

---

La fédération était l'objectif d'Artigas. Il la poursuivait avec la ténacité qui était le propre de son caractère. Il insista tellement auprès de Rondeau, que celui-ci finit par demander et par obtenir l'autorisation de procéder à une élection nouvelle. C'est alors que se réunit le Congrès du Miguelete, le premier essai d'organisation municipale, le premier acte de souveraineté populaire dans le pays. Ce Congrès outrepassa sans doute son rôle en se donnant une autorité constituante, en assignant des limites à la Province, en nommant des députés au Congrès. Il exposa ses vues dans l'acte du 10 Décembre 1813. Artigas était alors à l'apogée de son influence. L'acte du 10 Décembre soutenu par lui, défendu par lui, eut fini par avoir raison des résistances de Buenos Aires, et la fédération, le rêve caressé d'Artigas, eut été établie de fait. La face des évènements eut évidemment changé. Montévidéo eut été livré aux troupes provinciales au lieu de l'être aux troupes nationales, le Général Lecor n'y serait probablemente jamais entré et les notables de la Province n'auraient pas eu à faire acte de docilité courtisane en acceptant le pacte d'incorporation de 1821.

Á quel mobile, à quelles influences funestes obéit donc Artigas pour se mettre en contradiction avec les principes pour lesquels il avait combattu en méconnaissant la légalité du Congrès, en demandant sa dissolution, que Rondeau refusa avec une fermeté loua-

ble? Artigas commit une faute grave, irréparable, rendue plus grave encore, si c'est possible, en quittant le siège le 20 Janvier 1814, en se mettant en hostilité devant l'ennemi avec ceux qui jusqu'alors avaient fait cause commune avec lui. La fortune, qui n'aime ni les ingrats, ni les maladroits, ne daigna plus lui sourire. Moins de deux mois après, un décrôt de Posadas déclarait la Province Orientale incorporée de fait aux provinces unies avec un Gouverneur intendant nommé par le pouvoir central.

---

Les six années qui suivent ne sont pour Artigas qu'une série de luttes sans repos ni trêve. Dans sa province natale ou dans celles du littoral, Artigas tient haut et ferme son double drapeau, celui de l'indépendance provinciale et celui de la fédération. Il pressent la trahison dissimulée des Directoires qui se succèdent et qui tout en traitant ostensiblement avec lui, préparent l'invasion étrangère. Les négociations secrètes du docteur Tagle, de Manuel José Garcia, de Nicolas Herrera ne lui sont ouvertement connues qu'en 1817 par les révélations des déportés de Baltimore, mais il a prévu l'invasion qui devait en être la conséquence et il a fait des efforts surhumains pour en arrêter la marche. Enfin, l'année fatale arrive. Traqué comme une bète fauve dans son repaire, Artigas part des Missions, prend des arrangements avec le Gouverneur de Corrientes, fond comme une avalanche sur la province d'Entre Rios à la rencontre de Ramirez, qui de son allié est devenu son adversaire, et dans les mois de Juin et Juillet 1820, il a avec lui presque chaque jour de ces engagements meurtriers, mêlées terribles à l'arme blanche, jusqu'à ce qu'à bout d'efforts et de ressources, impuissant contre la mauvaise fortune, il passe le Parana et va demander asile au dictateur du Paraguay!

---

Tel a été Artigas, messieurs; tel a été cet homme, mélange singulier de grandeur et de faiblesse, de ténacité, d'énergie presque surhumaine et d'inconséquence; cet homme sur lequel on a épuisé tout un vocabulaire d'injures. On l'a traité de barbare, d'ambitieux, de sauvage, de bandit, de sanguinaire, que sais-je? Tous les gros mots d'une rhétorique aussi passionnée que partiale y ont passé!

Artigas était un barbare, soit! mais ce barbare avait inspiré et signé ces instructions d'Avril 1813, qu'un professeur de droit cons-



titutionnel n'eut pas désavouées. Mais en 1816, lorsque la politique exclusive de Buenos Aires amenait une anarchie générale, ce barbare fondait la première Bibliothèque publique à Montévidéo et en confiait la direction à son ami Larrañaga. Artigas était sanguinaire, il appliquait aux prisonniers de guerre l'implacable loi du *vœ victis!* mais il laissait la vie et la liberté au baron de Holemberg et autres prisonniers qu'il faisait escorter jusqu'à Mercedes par Mondragon, un de ceux qui avaient embrassé sa cause. Il laissait la vie au Général Viamonte, envoyé à Santa-Fé pour miner son influence et qui avait eu le tort de se laisser battre. Mais il répondait par un mot superbe, par un mot antique au Directoire de Buenos Aires, qui pour lui complaire, après avoir révoqué le décrêt de proscription lancé contre lui; après avoir laissé le Cabildo bruler par la main du bourreau la proclamation d'Alvear contre lui, lui envoyait sept prisonniers partisans d'Alvear pour qu'il se donnat la satisfaction de les immoler. La réponse d'Artigas était trop noble pour qu'elle ne fut pas dénaturée. Heureusement on a là dessus le témoignage du Commandant Diaz, qui pouvait dire *pars magna fui,* puisqu'il était au nombre des prisonniers. Or le témoignage du Commandant Diaz ne peut être suspect, même à des adversaires politiques, car ce Commandant, depuis Brigadier Général de la République, a donné dans sa longue carrière militaire des preuves non équivoques de dignité et d'indépendance.

Artigas était ambitieux, mais en 1812 il refusait le poste de Gouverneur d'une partie des Missions pour ne pas abandonner la cause de la révolution; mais en 1816 il refusait les offres des royalistes; en 1819 il rejetait avec une fierté indignée les propositions du Général Lecor, qui mettait le grade de Colonel dans l'armée Portugaise au prix de sa défection. Artigas apportait à l'évolution qu'il pressentait pour son pays un élément dont il fallait tenir compte, ces masses indisciplinées, impatientes que lui seul, à cette épôque, était capable d'entrainer ou de contenir. Artigas avait une passion qui dominait tout en lui, celle de l'indépendance de sa province natale; il avait une haine profonde, féroce, implacable, la haine sainte de l'étranger en armes dans son pays. Quel est celui d'entre nous qui oserait lui en faire un crime?

---

Même aux yeux de ses détracteurs les plus acharnés, la dernière partie de la vie d'Artigas a une grandeur singulière qui suffirait à

racheter bien des fautes, quelque chose de la splendeur paisible du soleil couchant qui fail oublier l'orage. On a fait un mérite au Dictateur Francia de lui avoir donné asile. Je n'ai pas à cet égard l'admiration aussi facile. Au lieu de s'honorer lui-même en faisant au héros malheureux l'accueil dont il était digne, le Dictateur Francia le reçut de fort mauvaise grâce, commença par disséminer les indiens qui lui étaient restés fidèles et qui auraient pu devenir un danger. Il l'enferma pendant trois mois au couvent de la Merced comme un lion en cage, il lui assigna, comme une humiliation, la pension de 32 $, égale à sa solde de lieutenant dans l'armée Espagnole et le confina á Curuguaty, à 80 lieues de l'Assomption. Il lui laissait devant lui les déserts du Brésil et le mettait dans l'impossibilité de nuire. Artigas vécut encore trente ans, adonné aux travaux de l'agriculture, adoré des indiens dont il parlait la langue, à qui il trouvait moyen de rendre service, tout entier à ses souvenirs. C'est là que les larmes aux yeux, il reçut des mains de son ami Amédée Bompland, le premier exemplaire de la Constitution de la République. Son compagnon d'armes Ansina, presque centenaire comme lui, avait pour son ancien chef des tendresses maternelles et ce fut lui qui lui ferma les yeux: un pareil dévouement qui survit à tant de vicissitudes, de misère et d'infortunes, fait autant l'éloge de celui qui fut capable de le ressentir, que de celui qui sut l'inspirer.

Un mot encore, messieurs, et je finis. Laissez que s'élève la statue du Général Artigas. Ce n'est pas la seule que votre histoire vous donne le droit d'ériger sur vos places publiques, mais, à coup sur, elle doit être la première. Elle sera comme une protestation contre les théories de réincorporation aux provinces de la Plata.

Si le héros des grandes guerres revenait dans ce monde, il ne manquerait pas de vous dire: « Le rêve, auquel j'ai voué ma vie, le rêve pour lequel j'ai compromis mon nom devant la postérité, mon rêve à été dépassé. Je luttais pour l'indépendance provinciale. Grâce aux efforts de ceux qui s'inspirèrent de mon exemple, vous avez eu l'indépendance comme nation!

« Défendez-la donc cette indépendance, préservez-la des dangers du dedans comme des menaces du dehors, car elle coute le sang, les trésors, les sacrifices de plusieurs générations! »

---

El importante discurso del señor don Cárlos Garet no podía dejar de ser publicado en el idioma en que fué preparado y pronunciado, conservando así el colorido especial y el sello de la personalidad del orador, que contribuyó con él al brillo de la fiesta del Ateneo.

Para que los lectores que no poseen la lengua francesa puedan gozar de su lectura, especialmente interesante en momentos en que por circunstancias accidentales se ha puesto á la órden del dia el asunto tratado por el señor Garet, hemos creido conveniente dar su version castellana, — que debemos á la pluma de uno de los más galanos de nuestro jóvenes literatos, traductor cuyo nombre necesitaríamos traducir á nuestra vez libremente de la lengua inglesa, puesto que se oculta con el seudónimo de *King Charles.*

Hé aquí, pues, la traduccion del bello discurso del señor Garet:

---

## Artigas

POR EL SEÑOR DON CÁRLOS GARET

Señoras; señores:

En 1856 el Gobierno Constitucional de don Gabriel Pereira decretaba honores militares á la memoria del General Artigas, cuyos despojos mortales exhumados del cementerio de la Asuncion habían sido trasportados á Montevideo el año precedente: hicieron dos años el 25 de Agosto último, que el Gobierno actual colocaba la primera piedra de una estátua al General Artigas y el Senado de la República votaba por aclamacion los fondos necesarios para la ereccion de ese monumento. Sin tener precisamente orígenes comunes, esos dos Gobiernos han coincidido, á más de un cuarto de siglo de intérvalo, en obedecer al mismo sentimiento, á la misma idea: la de tributar un homenage póstumo á la memoria del precursor de la nacionalidad Oriental, á quien la historia á su vez hará justicia.

Para hablaros de esa gran figura histórica, señores, sin disputa la más notable de todas las que presenta vuestra historia, es que os pido permiso para ocupar hoy vuestra atencion. No traigo la pretension de recordaros uno por uno los acontecimientos que todos conoceis mejor que yo. Mi objeto es libertar á la personalidad de Artigas de todas las prevenciones acumuladas sobre ella, tomándolo tal cual era en la época en que entró á la vida militante en su país y tal cual lo hicieron los acontecimientos en que tomó tan ámplia parte. Esa gran memoria, señores, no tengo que aumentarla ni que reducirla.

Toda adulacion de mi parte sería tan desacertada como inútil. Pero sea ó no mi juicio el vuestro, tengo conciencia de que mi imparcialidad no será sospechada.

---

Señores: en la época en que Artigas apareció en escena, las pocas villas que existían en la provincia Oriental no eran en realidad sino

plazas fuertes destinadas á resistir las agresiones del exterior y los ataques de las numerosas tríbus indígenas que recorrían aún estas vastas soledades. La asimilacion del elemento extranjero era difícil, por no decir imposible, bajo un régimen tan estrecho y tan exclusivo como era el régimen colonial. Así es que la civilizacion no pasaba los límites de las ciudades, dentro de cuyos muros se erguía aquella fuerte organizacion municipal, herencia de la metrópoli, la que, exagerando el espíritu local, debía prestar inmensos servicios á la causa de la emancipacion. Fuera de las ciudades teniais la llanura cortada por rios y espesos bosques, los horizontes infinitos, inmensos rebaños paciendo en libertad en los apriscos comunes, la depredacion, el latrocinio, el contrabando acrecido por los tributos enormes y las inquietudes contínuas que eran su consecuencia.

---

Tal era, á grandes rasgos, el aspecto general de estas regiones cuando comenzó el rol inmenso de Artigas. Naturaleza ardiente, independiente y altiva, rebelde á toda disciplina, Artigas había conquistado temprano esa popularidad que no se adquiere sino al precio del sacrificio. ¿Es cierto que fué el jefe temido de los contrabandistas? Yo no podría afirmarlo, pero me veo llevado á creerlo, puesto que el Gobernador de la provincia le confió el comando de una compañía de guardias de frontera, con la mision de reprimir los excesos del contrabando. No hay, se dice, agente de policía como aquel que ha tenido que habérselas con ella.

Que hiciera ó nó el contrabando por su cuenta, lo cierto es que indudablemente conocía todos los ardides del oficio. Aquel no era el contrabando tal cual lo ha hecho la civilizacion moderna, con sus complicidades y sus complacencias interesadas, mas sí la imágen exacta de la guerra con sus emboscadas, sus encuentros mortíferos, sus ejecuciones sumarias. Artigas puso tal energía en sus funciones, que en algunos meses volvió la tranquilidad á la provincia y la seguridad á los propietarios. Mas tarde, éstos le asignaron como recompensa una suma relativamente considerable para una época en que los servicios, aún los más penosos, no eran retribuidos con la fastuosa liberalidad de nuestros dias. Hé ahí, pues, á Artigas al servicio del Gobierno Español, algo á pesar suyo, supongo. Así es que el altercado con el brigadier Muesas no me parece ser la verdadera causa de su defeccion. Ella solo fué el pretexto. Buenos Aires había tenido ya sus jornadas de Mayo. Ar-

tigas había sentido pasar por sobre su cabeza aquel soplo de libertad que despues de haber hecho bambolear á todas las monarquías del viejo mundo se había derramado por el Continente Sud-Americano. Como los patriotas de entonces, Artigas presentía el advenimiento de un nuevo mundo.

---

Acogido con los brazos abiertos en Buenos Aires, Artigas recibió la mision de agitar á la Banda Oriental. Tan acertadamente procedió, que en algunas semanas todo el país estaba en armas. Artigas se estrenó con un rayo, el de las Piedras. Con su prestigio ya fundado por una victoria espléndida, contribuyó á las operaciones del sitio de Montevideo bajo las órdenes del Coronel Rondeau, hasta el mes de Octubre. En esta época, acontecimientos ocurridos en Buenos Aires produjeron un armisticio con el Gobernador Elio. Rondeau recibió órden de levantar el sitio y volver á Buenos Aires. Artigas rehusó seguirlo. Subió hácia el Norte, atravesó el Uruguay y fué á acampar á la otra orilla con un inmenso convoy de familias, que se avaluaba en 15 ó 16,000 personas.

No hay reproche que no se le haya dirigido en esa ocasion. El hecho fué considerado primero como un acto de indisciplina. Despues se pretendía que aquella aglomeracion de varios millares de personas de toda edad y de todo sexo, viviendo en una promiscuidad permanente durante varios meses, era un foco de desórden y de corrupcion.

Hay lugar, señores, de hacer la parte de la exageracion. En cuanto á la indisciplina, pierde todo su carácter si se piensa que el ejército de Diego de Souza acababa de invadir á la Provincia Oriental. Artigas quería estar al alcance de los acontecimientos, perseguir sin descanso al enemigo, hacer el vacío á su alrededor. En cuanto á los desórdenes, hay que suponer que debía quedarle un poco de aquella energía que había sabido desplegar contra los contrabandistas. Además, aquella emigracion era más bien voluntaria que forzosa, porque es inadmisible que una multitud tan numerosa hubiera sido arrastrada por fuerza y mantenida por fuerza en un destierro de cerca de un año, con todas las penurias que aquel acarreaba.

---

Al año siguiente los acontecimientos de Buenos Aires trajeron el recomienzo del sitio de Montevideo, siempre ocupado por los realistas. Sarratea, uno de los miembros del Directorio, fué, nombrado General en jefe y en esta calidad pasó al campamento de Artigas, en el cual fué recibido con todos los miramientos debidos á su alta posicion en el ejército. Pero las divisiones no tardaron en producirse, suscitadas por toda suerte de intrigas. Un batallon de milicias provinciales creado por Artigas fué declarado tropa nacional despues de la defeccion de su Comandante Ventura Vazquez. Artigas reclamó contra esa medida; no pudo obtener justicia y dejando á Sarratea mandar adelante al Coronel Rondeau, se fué á acampar á las márgenes del Santa Lucía. ¿Era tambien esto indisciplina? Es posible, pero el hecho es que despues de la victoria del Cerrito el 31 de Diciembre de 1812, Rondeau fué del parecer de Artigas. Escribió á Sarratea diciendo que las operaciones del sitio de Montevideo reclamaban el concurso del jefe oriental y que éste se obtendría sólo mediante que él, Sarratea, dejara el mando del ejército. Ahora bien, Rondeau no era un jefe de partidas. Era un hombre de alto mérito, tanto bajo el punto de vista administrativo, como bajo el punto de vista militar. Su carácter conciliador lo ponía por arriba de la sospecha de mezclarse en una intriga banal. Sarratea tuvo que inclinarse ante la opinion de su subalterno y volvió á partir para Buenos Aires.

---

Artigas colaboró en las operaciones del sitio durante varios meses. Ya el ejército portugués había evacuado la Banda Oriental y Montevideo estaba en vísperas de capitular. Artigas el indisciplinado, el fautor de discordias, creyó llegado el momento de proceder á la organizacion de la Provincia.

Convocó á una reunion en su campamento y fué elegido Gobernador militar. En esta calidad designó funcionarios, magistrados y diputados á la Asamblea Constituyente de Buenos Aires. Entre ellos, señores, se encontraba un hombre cuyo nombre no se puede por menos que pronunciar con respeto, era un sabio y un apóstol, era el padre Larrañaga. Las instrucciones que recibieron esos diputados revelaban las tendencias más liberales y las ideas más avanzadas. Recomendábaseles en ellas, ante todo, la independencia de todas las colonias españolas, la organizacion municipal de cada provincia con un pacto que las ligara entre ellas, el Gobierno re-

presentativo con la independencia absoluta de los tres Poderes, la libertad civil y religiosa completa, y en fin, tomar todas las precauciones para que el despotismo militar no pudiera poner jamás en peligro la soberanía popular. ¡Cosa extraña, señores; Artigas el Gefe de partidas, Artigas el bárbaro recomendando á los diputados que rodearan la soberanía popular de todas las garantías constitucionales contra el militarismo! ¿Tendría acaso Artigas el presentimiento ó la vision del porvenir?

El Congreso de Buenos Aires no quiso aceptar en su seno á los diputados Orientales, bajo pretesto de que su eleccion era ilegal. Qué quereis, señores, el sufragio universal estaba entonces, como hoy, en toda su libertad de accion, pero la eleccion de los miembros del Congreso estaba á tal punto exenta de todo motivo de invalidacion, que era forzoso dar alguna razon á aquellos escrúpulos. Mas la razon inconfesada de aquel entredicho estaba en el artículo 19 de las instrucciones, segun el cual el asiento del Gobierno de las Provincias Unidas debía estar en otra parte que en Buenos Aires. Ya despuntaba ese antagonismo entre la política exclusiva, absorbente, egoista de Buenos Aires y el régimen de la federacion preconizada por Artigas, que había hecho su nombre tan popular; antagonismo que debía tener tan dolorosas consecuencias.

---

La federacion era el objetivo de Artigas. La perseguía con la tenacidad propia de su carácter. Insistió tanto acerca de Rondeau, que éste acabó por pedir y por obtener la autorizacion de una nueva eleccion. Fué entonces que se reunió el Congreso del Miguelete, el primer ensayo de organizacion municipal, el primer acto de soberanía en el país. Este Congreso ultrapasó sin duda su rol dándose una autoridad constituyente, asignando límites á la provincia y nombrando Diputados al Congreso. Expuso sus vistas en el acta del 10 de Diciembre de 1813. Artigas estaba entonces en el apogeo de su influencia. El acta del 10 de Diciembre sostenida por él y defendida por él, hubiera acabado por hacer ceder las resistencias de Buenos Aires, y la federacion, el sueño acariciado por Artigas, hubiera quedado establecida de hecho. La faz de los acontecimientos hubiera sin duda cambiado. Montevideo hubiera sido entregado á las tropas provinciales en lugar de serlo á las tropas nacionales, el general Lecor probablemente no hubiera entrado, y los notables de la provincia no hubieran tenido que hacer

acto de docilidad cortesana aceptando el pacto de incorporacion de 1821.

¿A qué móvil, á qué influencias obedeció Artigas para ponerse en contradiccion con los principios por los cuales había combatido, desconociendo la legalidad del Congreso, pidiendo su disolucion, á la que Rondeau se negó con una firmeza digna de aplauso? Artigas cometió una falta grave, irreparable, tornada más grave aún, si es posible, abandonando el sitio el 20 de Enero de 1814 y poniéndose en hostilidad ante el enemigo con aquellos que hasta entonces habían hecho causa comun con él. La fortuna que no ama ni á los ingratos, ni á los desacertados, no se dignó ya sonreirle más. Menos de dos meses despues, un decreto de Posadas declaraba á la Provincia Oriental incorporada de hecho á las Provincias Unidas, con un Gobernador intendente nombrado por el Poder central.

---

Los seis años que siguen fueron para Artigas una série de luchas sin reposo ni tregua.

En su Provincia natal ó en las del litoral, Artigas mantiene alto y firme su doble bandera, la de la independencia provincial y la de la federacion. Presiente la traicion disimulada de los Directorios que se suceden y que tratando ostensiblemente con él, preparan la invasion extranjera. Las negociaciones secretas del doctor Tagle, de Manuel José García, de Nicolás Herrera no las conoce abiertamente sino en 1817, por las revelaciones de los deportados de Baltimore, pero ha previsto la invasion que será su conse cuencia y ha hecho esfuerzos sobrehumanos por contener su marcha. En fin, el año fatal llega. Batido como una fiera en su madriguera, Artigas parte de las Misiones, establece arreglos con el Gobernador de Corrientes, cae como una avalancha sobre la Provincia de Entre-Rios al encuentro de Ramirez que de aliado suyo se ha tornado su adversario, y en el mes de Julio de 1820 tiene con él casi diariamente refriegas mortíferas al arma blanca, hasta que agotados todos los recursos, impotente contra la mala fortuna, pasa el Paraná y va á pedir asilo al Dictador del Paraguay!

---

Tal ha sido Artigas, señores; tal ha sido ese hombre, mezcla singular de grandeza y de debilidad, de tenacidad, de energía sobrehumana y de inconsecuencia; ese hombre, sobre el que se ha

agotado un vocabulario de injurias. Se le ha tratado de bárbaro, de ambicioso, de salvaje, de bandido, de sanguinario, qué sé yo! ¡Todas las palabras insultantes de una retórica tan apasionada como parcial fueron agotadas!

Artigas era un bárbaro, sea! pero ese bárbaro había inspirado y firmado aquellas instrucciones de Abril de 1813, que un profesor de Derecho Constitucional no hubiera desaprobado. Pero en 1816, cuando la política exclusiva de Buenos Aires traía una anarquía general, aquel bárbaro fundaba la primera Biblioteca pública en Montevideo y confiaba su direccion á su amigo Larrañaga.

Artigas era sanguinario, aplicaba á los prisioneros de guerra la implacable ley del *vœ victis!* pero dejaba la vida y la libertad al baron Holemberg y otros prisioneros que hacía escoltar hasta Mercedes por Mondragon, uno de los que habían abrazado su causa. Dejaba la vida al General Viamont, enviado á Santa Fé para minar su influencia y que había cometido la falta de dejarse batir. Pero él respondía con una frase soberbia, con una frase antigua al Directorio de Buenos Aires, que por complacerle, despues de revocar el decreto de proscripcion lanzado contra él; despues de haber dejado al Cabildo quemar por la mano del verdugo la proclama de Alvear lanzada contra él, le mandaba siete prisioneros partidarios de Alvear para que se diera la satisfaccion de inmolarlos. La respuesta de Artigas era demasiado noble para que no fuera desnaturalizada. Felizmente se tiene acerca de ella el testimonio del Comandante Diaz, que podía decir *pars magna fui*, puesto que se contaba en el número de los prisioneros. Luego, pues, el testimonio del Comandante Diaz no puede ser sospechoso ni aún para los adversarios políticos, porque ese Comandante, despues Brigadier General de la República, ha dado en su larga carrera militar pruebas inequívocas de dignidad é independencia.

Artigas era ambicioso, pero en 1812 rehusó el puesto de Gobernador de una parte de las Misiones por no abandonar la causa de la revolucion; pero en 1816 rehusó las ofertas de los realistas; y en 1819 rechazaba con altanera indignacion las proposiciones del General Lecor, que ponía el grado de Coronel en el ejército portugués al precio de su defeccion. Artigas conducía para la evolucion que presentía en su país un elemento que había que tener en cuenta, esas masas indisciplinadas, impacientes, que él sólo, en aquella época, era capaz de arrastrar y contener. Artigas tenía una pasion que

dominaba todo en él, la de la independencia de su provincia natal; tenía un ódio profundo, feroz, implacable, el odio santo al extranjero en armas en su país. ¿Quién de nosotros se atrevería á hacerle de ello un crímen?

---

Aún á los ojos de sus detractores más encarnizados, la última parte de la vida de Artigas tiene una grandeza singular que bastaría para compensar muchas faltas, algo así como el esplendor apacible de un sol poniente que hace olvidar la tempestad. Se ha hecho un mérito al Dictador Francia por haberle dado asilo. En lugar de honrarse á sí mismo haciéndole al héroe desgraciado la acogida á que era merecedor, el Dictador Francia lo recibió de muy mal grado y comenzó á diseminar á los indios que le habían sido fieles y que habrían podido ser un peligro. Lo encerró durante tres meses en el Convento de la Merced, como á un leon que se enjaula, y le asignó como humillacion una pension de 32 $, igual á su sueldo de teniente en el ejército español, confinándolo en Curuguaty, á 80 leguas de la Asuncion. Dejaba ante él los desiertos del Brasil y lo ponía en la imposibilidad de hacer mal. Artigas vivió aún treinta años, entregado á los trabajos de la agricultura, adorado por los indios, cuya lengua hablaba, á quienes prestaba servicios, y consagrado por entero á sus recuerdos. Fué allí que con los ojos arrasados en lágrimas recibió de las manos de su amigo Amadeo Bompland el primer ejemplar de la Constitucion de la República. Su compañero de armas Ansina, casi centenario como él, tenía para su antiguo jefe ternuras maternales y fué él quien le cerró los ojos: tal abnegacion, que sobrevive á todas las vicisitudes, miserias é infortunios, hace el elogio, tanto de aquel que supo sentirla como de aquel que supo inspirarla.

Una palabra aún, señores, y termino. Dejad que se levante la estátua al General Artigas. No es la única que vuestra historia os autoriza á elevar en vuestras plazas públicas, pero la de él indudablemente debe ser la primera. Ella será como una protesta contra las teorías de reincorporacion á las provincias del Plata.

Si el héroe de las grandes guerras volviera á este mundo, no dejaría de deciros: «El sueño á que sacrifiqué mi vida, el sueño porque comprometí mi nombre ante la posteridad, mi sueño ha ha sido sobrepasado. Yo luchaba por la independencia provincial.

Gracias á los esfuerzos de los que se inspiraron en mi ejemplo, habeis tenido la independencia como nacion!

« ¡ Defended, pues, esa independencia, preservadla de los peligros del interior como de las amenazas del exterior, porque cuesta la sangre, los tesoros de varias generaciones! »

---